

de la randonnée et du trekking. Non loin de la ville, le village de Ban Doï Pui, à l'intérieur d'un parc national, reçoit 200 000 touristes par an.

Ce type de tourisme devrait s'étendre dans la ville voisine de Chiang Rai et gagner le sud-ouest de la Chine (province du Yunnan) tout proche, de même que le Laos et la Birmanie avec lesquels des liaisons sont programmées.

Mais, pour l'instant, contrairement aux apparences, la manne touristique ne fait qu'effleurer les habitants de ces régions qui trouvent des emplois à la journée comme porteurs ou guides, avec un petit débouché pour la production artisanale. « *L'apport économique des groupes de trekking au niveau local revient aux intermédiaires : les agences de voyage, leurs guides et les sous-contractants. Les miettes*

sont pour les villageois », affirme Jean Michaud, un anthropologue autrefois guide dans cette région.

Le prix à payer est lourd. Les autochtones font les frais d'un développement anarchique aux seules mains de Thaïlandais ou d'étrangers méprisant les « *sociétés d'accueil* » dont les façons de vivre, de manger, de se vêtir, de mourir sont figées dans le folklore pour correspondre à l'attente des touristes. Mais les choses commencent à changer : en réaction à ces excès, des ONG et des associations locales tentent d'atténuer la situation des victimes du tourisme et d'améliorer le sort des minorités grignotées par la « *civilisation* ». ■

Franck Michel,

Anthropologue, directeur de la revue Histoire et Anthropologie.

Un dragon au long cou

A l'origine de cette coutume d'élongation du cou (jusqu'à 30 centimètres) au moyen de colliers successifs (qui peuvent peser jusqu'à 5 kilos), il y a la mythologie kayan d'après laquelle c'est un splendide dragon au long cou qui a fondé le premier peuple kayan. Bons agriculteurs et bons commerçants, les Kayan ont subi les effets des guerres civiles qui touchent la Birmanie du Nord : en 1987, en particulier, 7 000 Kayan ont été déplacés par l'armée birmane en lutte contre la guérilla menée par l'ethnie karen. Quelques centaines d'entre eux traversèrent la frontière pour s'installer dans des villages thaïlandais ouverts aux touristes.

ENTRE ACCULTURATION ET FOLKLORISATION

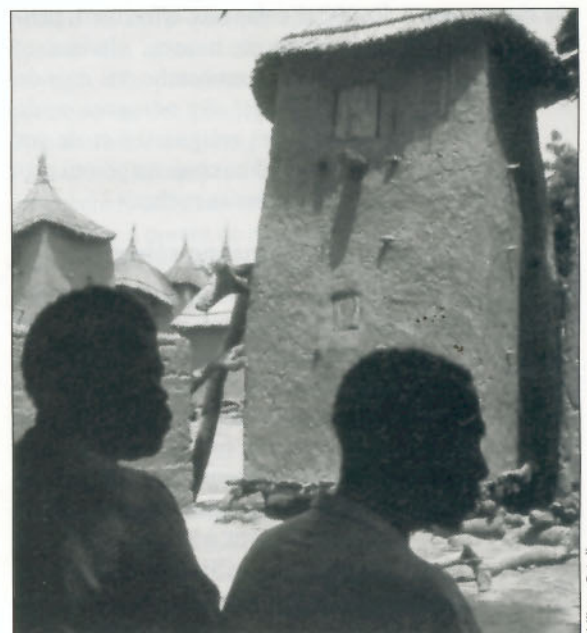
Ecueils touristiques en vue pour les Dogons du Mali

Protégés par un accès difficile, une forte cohésion sociale et le prestige d'une culture sur laquelle des générations d'ethnologue se sont penchés, les Dogons du Mali contrôlent un tourisme encore modeste. Jusqu'à quand ?



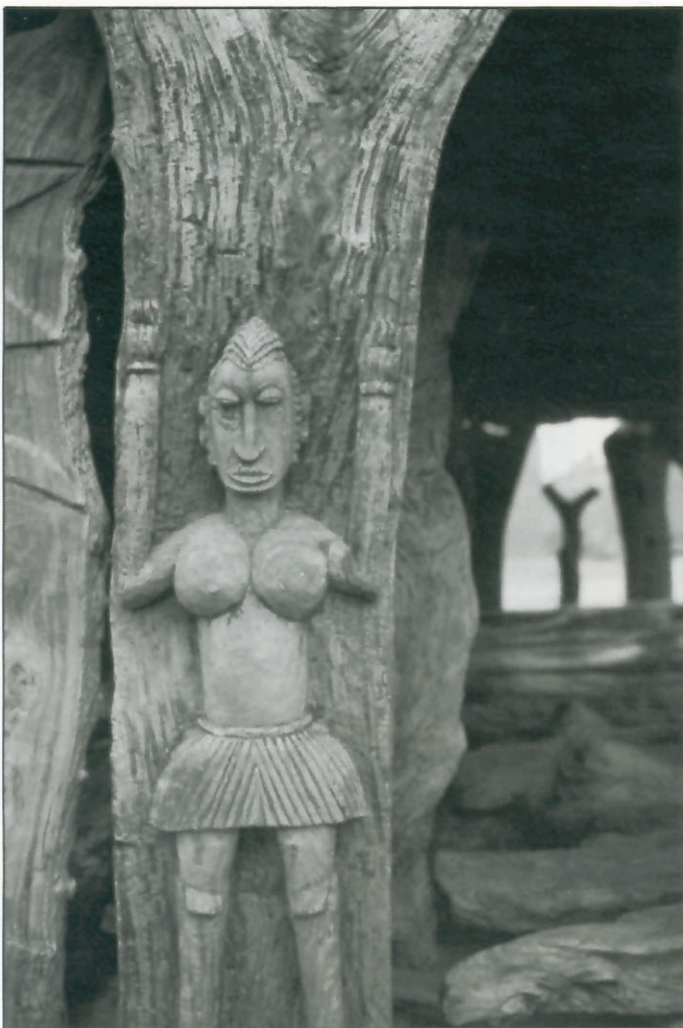
de, les Dogons ont conservé la plupart de leurs coutumes », écrit un guide français (1) qui recommande de « ne manquer sous aucun prétexte » cette « balade » bien que « le coin commence à devenir touristique ».

Une falaise de 300 mètres de hauteur à laquelle sont accrochés quelques-uns des 500 villages du pays dogon qui se prolonge jusqu'à la frontière du Burkina Faso, focalise l'intérêt des étrangers pour cette région, berceau de l'ethnologie française : sur les traces de Marcel Griaule, de Michel Leiris, du cinéaste Jean Rouch, une armada de chercheurs en sciences humaines - une centaine d'ethnologues, d'archéologues, de linguistes, etc. - continue d'étudier à la loupe ce peuple qui a fuit l'islamisation de l'Afrique en ►



Les Dogons fascinent l'étranger.

AVEC les nomades massais de l'Afrique de l'Est et les Pygmées de l'Afrique des forêts, les Dogons font partie des ethnies les plus recherchées par certains touristes occidentaux pour leur authenticité présumée. « *Presque totalement isolés du mon-*



Philippe Ortolé

Entrée d'une toguna, le temple dogon. Les statues sont reproduites en série pour les touristes.

trouvant refuge dans ces falaises qui commencent à être prises d'assaut par les touristes. Chaque année, 50 000 d'entre eux affrontent, pendant quelques heures, chaleur et inconfort à la recherche des rites de cette « société des masques », de ses statuette religieuses et de ses greniers à mil au chapeau pointu perdu dans des amas rocheux.

Une manne sélective

Ce tourisme apporte à certains Dogons un revenu complémentaire appréciable : les propriétaires de la quinzaine de petits hôtels, de restaurants, de taxis-brousse, de mobylettes à louer, en font partie. De même que les guides - 150 environ dans le cercle (département) de Bandiagara - qui parviennent à gagner 75 000 à 100 000 francs CFA par semaine en pleine saison, époque à laquelle 150 à 200 touristes débarquent chaque jour dans cette zone. Les artisans

bénéficient eux aussi des retombées de ce tourisme : rares sont les familles de ce cercle où il n'y a pas un sculpteur sur bois, un tailleur, un teinturier d'habit traditionnel dogon. « Tous les objets artisanaux fabriqués s'écoulent sans aucun problème », affirme Abou N'Diaye, sculpteur sur bois. Une statuette se vend entre 10 000 et 50 000 francs CFA (entre 100 et 500 francs français). « Chaque année, je laisse pas moins de 30 millions de francs CFA (30 000 francs français) dans les villages du cercle », affirme même un revendeur.

Mais cette manne est sélective. « En réalité, estime un observateur, le tourisme fournit un complément de revenus non négligeable à 1 000 ou 1 500 personnes, enrichit, quelques tour-opérateurs, quelques antiquaires habiles à patiner des objets qui sortent de chez l'artisan, des guides qui escroquent les touristes, mais il échappe à la plupart des Dogons.

Des villages ne voient jamais passer de touristes qui se concentrent dans quelques bourgs, Bandiagara, Bankass, Sangha. »

Folklorisation

Paradoxe : c'est pour avoir été tant étudiée par les ethnologues qu'une partie du pays Dogon, celle des falaises, a été inscrite au Patrimoine mondial de l'humanité en 1989. Une promotion - autre paradoxe - qui pourrait accélérer le développement d'un ethnotourisme limité à l'heure actuelle par l'absence de routes goudronnées et d'infrastructures hôtelières et qui pourrait transformer les Dogons plus sûrement que ne l'ont fait les visiteurs de ces dernières années. C'est en tout cas l'opinion d'un ethnologue, Eric Joly, qui craint que le pays Dogon ne soit transformé en « réserve », que les rites, cérémonies, façons de vivre et de travailler de ses habitants ne soient

gelées, « folklorisées » pour « correspondre à l'attente des touristes ». Ce qui serait, à ses yeux, un bon moyen de tuer la culture dogon en voulant la protéger. Mais pour les Maliens et certains Dogons, « le bitumage de la route prévu entre Sévaré et Bangha attirera inévitablement des promoteurs qui viendront construire des hôtels pour le plus grand bien de tout le Mali ». ■

Philippe Ortolé
et Fadjigui Sinaba

(1) Guide du routard, Afrique Noire 1997-1998, Hachette, 379 pages, 78 francs.

Des jeans sous les plumes

Les indiens Makas sont visités régulièrement par les touristes de passage à Asuncion. La tribu est établie en face de la capitale du Paraguay, de l'autre côté du fleuve du même nom, si bien que les touristes doivent s'y rendre en bateau. Le bruit du moteur de la pirogue qui s'approche de la rive est le signal du branle-bas dans le pueblo : les femmes enlèvent leurs vêtements contemporains et se mettent les seins nus, les hommes retirent montres-bracelets et baskets et troquent jeans contre parures à plumes. Un Indien sans plumes n'est pas un vrai Indien, foi de touriste ! Les Makas vivent aujourd'hui comme dans un jardin zoologique et leur vie s'écoule au rythme des visites des touristes. En plus de la pose photographique rémunérée de quelques dollars, leurs seules activités quotidiennes sont le tissage d'objets aux couleurs fluos exécrables et la confection d'arcs et de flèches tristement minuscules et inutiles mais qui plaisent bien aux gringos américains.

Demain le monde, revue du CNCD, n°24-25, mai-juin 1998, 9, quai du commerce, 1000 Bruxelles.